
M A N U S C R I T

SAGRADA FAMÍLIA

de Jacinto Lucas Pires

traduit du portugais (Portugal) par Marie-Amélie Robilliard

cote : POR18N1136

année d'écriture de la pièce : 2010
année de traduction de la pièce : 2013



Texte traduit avec le soutien de France-Culture
dans le cadre des Chantiers d'Europe, 2013.

1

MARIA et PEDRO dans le salon.

MARIA. – (*reniflant une chose minuscule dans sa main*) Ça sent l'église.

PEDRO. – Qu'est-ce que c'est ?

MARIA. – C'était dans la boîte aux lettres. Quelqu'un doit croire, je ne sais pas, qu'on est... que notre appartement est une... une espèce de... une église ?

PEDRO. – (*s'approchant*) Mais qu'est-ce que... ? (*MARIA lui montre ce qu'elle a dans la main*). Oh. C'est quoi ?

MARIA. – Je crois que c'est...

PEDRO. – Oui ?

MARIA. – Je crois que c'est...

PEDRO. – Oui ?

MARIA. – Un ex-voto. C'est l'ex-voto d'un cheveu... blanc. Je crois.

PEDRO. – J'ai cru que tu allais dire mort.

MARIA. – Hein ?

PEDRO. – Un cheveu... mort.

MARIA. – Blanc.

PEDRO. – Ça fait peur. Ça sent bizarre.

MARIA. – Ça sent l'église. (*Pause. MARIA rit à l'idée.*)

PEDRO. – Ah au fait, le taux d'intérêt a baissé.

MARIA. – À propos, tu t'es occupé de la mutuelle ?

PEDRO. – Demain, à la banque, je n'oublierai pas.

MARIA. – N'oublie pas.

PEDRO. – Je n'oublierai pas. Qu'est-ce que c'est un ex-voto ?

MARIA. – Tu ne sais pas ?

PEDRO. – Si, je crois que... J'ai déjà entendu ce mot, bien sûr, mais...

MARIA. – C'est un... Ce sont... Ce sont... C'est simple. Ce sont... des prières.

PEDRO. – Ah ?

MARIA. – Tu offres une partie de ton corps en cire pour remerciement de la guérison de cette partie de ton corps...

PEDRO. – En chair.

MARIA. – ... Véritable.

PEDRO. – Mais... un cheveu ?

MARIA. – Ou alors parce que tu voudrais profondément qu'une partie de toi guérisse.

PEDRO. – Comme un souhait ?

MARIA. – C'est ça. (*Pause. PEDRO s'approche, sent le cheveu de cire dans la main de MARIA.*)

PEDRO. – Est-ce un avertissement ? On doit de l'argent à quelqu'un ?

MARIA. – Quoi, en plus de l'emprunt, de l'eau, de l'électricité, du portable, d'internet, de l'école et du gaz naturel ?

PEDRO. – Le coiffeur. Est-ce que tu as payé le coiffeur ?

MARIA. – Non, je ne l'ai pas payé, ouh là là. Et le voilà qui nous attaque à coups de cheveux en cire.

PEDRO. – D'accord, excuse-moi pour la question. Il y en avait plus d'un ?

MARIA. – Chez le coiffeur ?

PEDRO. – Les cheveux. Tu as dit « des cheveux en cire ».

MARIA. – (*montrant le mince fil en cire*). Un seul !

PEDRO. – (*confirmant, résigné*)... Un seul !

MARIA. – C'est un ex-voto, c'est sûr.

PEDRO. – Tu sais que c'est peut-être plus sérieux que ça en a l'air.

MARIA. – Dans quel sens ? (*PEDRO hausse les épaules.*) Mais, tu imagines, si ça se trouve quelqu'un croit que nous avons des pouvoirs magiques.

PEDRO. – Qui ? (*MARIA hausse les épaules. Pause. PEDRO prend le cheveu en cire.*) Je peux ?

MARIA. – Attention.

PEDRO. – (*effrayé*) Pourquoi ?

MARIA. – C'est fragile.

PEDRO. – Comment est-ce que tu sais que c'est un...

MARIA. – Ex-voto ?

PEDRO. – ... Oui, d'un cheveu blanc ? (*MARIA le regarde.*)

MARIA. – La cire a l'air assez claire, tu ne trouves pas ? (*PEDRO regarde le cheveu de cire puis la regarde elle.*) Je ne sais pas, c'est un pressentiment.

PEDRO. – Hé, mais attends. Le facteur, notre facteur, il n'est pas, il ne serait pas, par hasard, en train de devenir chauve ?

MARIA. – Pep, s'il te plaît.

PEDRO. – C'est peut-être un cheveu tombé. Un cheveu perdu. Non ? Le cheveu proverbial du début de la fin de tes cheveux.

MARIA. – De mes cheveux ?

PEDRO. – En général. Des cheveux qu'on perd dans la baignoire, maintenant et pour toujours.

MARIA. – Sur la serviette.

PEDRO. – Sur l'oreiller.

MARIA. – Sur la brosse.

PEDRO. – Dans les airs.

MARIA. – Tu es tellement bête.

PEDRO. – Tu sais ce qu'il m'a dit aujourd'hui ? Que cœur rimait avec tracteur.

MARIA. – C'est l'euribor six mois ?

PEDRO. – Quoi ?

MARIA. – Le taux, le taux qui baisse.

PEDRO. – « Le taux qui baisse », « le taux qui baisse »... je crois que oui.

MARIA. – Ça veut dire qu'on paiera moins seulement dans une moitié d'année.

PEDRO. – Six mois.

MARIA. – Quand on aura oublié la bonne nouvelle.

PEDRO. – J'adore ton optimisme viscéral. *(Ils s'embrassent passionnément. Au bout d'un moment, le FILS entre. Il ne dit rien, il les regarde tranquillement. Quand PEDRO et MARIA remarquent sa présence, ils ont une sacrée frayeur.)*

MARIA. – Ah !

PEDRO. – Oh ?

MARIA. – Qu'est-ce que tu fais là ? Je te demande ce que tu fais là. *(LE FILS ne dit rien pendant une, deux, trois longues secondes.)*

FILHO. – Maman. Papa. J'ai fait un cauchemar.

2

PEDRO raccompagne le *FILS* jusqu'à la chambre. La porte de la chambre est plus basse que la normale.

LE *FILS*. – *(prévenant)* La tête. *(Pedro baisse la tête pour passer sous la porte.)*

PEDRO. – Merci. *(Le FILS s'assied sur le lit.)*

LE *FILS*. – Papa, tu sais ce qu'il y avait dans mon cauchemar ?

PEDRO. – Non.

LE *FILS*. – Je vais te raconter ce qu'il y avait dans mon cauchemar.

PEDRO. – Mais rapidement, d'accord ?

LE *FILS*. – Il y avait une ville qui était un monde entier. Il y avait des rues, des maisons hautes et des maisons basses, un ciel normal plein d'avions et des potagers dans des endroits tu vois plus attendus près de l'autoroute.

PEDRO. – « Inattendus » ?

LE *FILS*. – Et il y avait des gens comme nous, et des gens plus chanceux que nous comme ton-ami-António qui a même une voiture de course et une maison avec piscine et un million de téléphones télécommandés, mais après il y avait aussi d'autres gens qui étaient les Moins. Dans mon rêve ils s'appelaient comme ça, Papa, les Moins.

PEDRO. – D'accord, mais dors maintenant, parce qu'il est très tard.

LE *FILS*. – Et ces Moins – je n'ai pas fini – ils habitaient tu sais où ? Nulle part. Ils n'habitaient pas dans les maisons hautes ni dans les maisons basses. Il n'y avait pas de maison pour eux, ni hautes ni basses. Ils habitaient n'importe où, dans le monde. Quand j'ai compris ça, dans le rêve, j'ai commencé à transpirer et j'ai eu des frayeurs froides, tu sais, Papa ?

PEDRO. – N'y pense plus, va, c'était un mauvais rêve.

LE *FILS*. – Et après il y avait une famille de Moins sous un pont pour les voitures –

PEDRO. – Un viaduc.

LE *FILS*. – ... C'est ça, un viatruc, et dans le rêve je voyais vraiment tout pour de vrai comme dans un film pour les grands, avec des vraies images, et après on s'approchait de la poitrine d'un enfant de ces gens-là les Moins, la fille de cette famille du viatruc, une petite fille de mon âge mais avec une figure toute maigre et le froid et beaucoup de maladies et après on voyait son cœur –

PEDRO. – Allez, fiston, oublie ça, il faut que tu te...

LE FILS. – ... Plus en vraies images mais en dessins animés, et tu sais ce qui sortait de de son cœur ? (*PEDRO reste silencieux, il attend comme si c'était une question rhétorique.*)

PEDRO. – Tu me demandes vraiment ?

LE FILS. – Oui.

PEDRO. – Une jolie lumière ? (*Le FILS fait signe que non avec la tête.*) Le plus grand arc-en-ciel du monde ?

LE FILS. – Dernière chance.

PEDRO. – Des fleurs... des petites étoiles ?

LE FILS. – Une sirène avec des seins mutilés, du sang qui coule, avec des yeux tout écarquillés et des dents pourries, aiguisées comme des couteaux, et une chose dans les mains, une chose bizarre, une espèce de réveil-radio rattaché à des flacons par des fils de couleur jaunes et rouges et bleus, une chose qui me faisait penser dans mon rêve : ça doit être une bombe atomite. (*Pause ; PEDRO semble absorbé par la vision du FILS.*)

PEDRO. – Mais... ce n'en n'était pas une ?

LE FILS. – Pas une ?

PEDRO. – Non ?

LE FILS. – Peut-être.

PEDRO. – ... Bien sûr que non. Non, ce n'en était pas une. Ça n'existe même pas les bombes atomites, mon chéri.

LE FILS. – Pourquoi est-ce que tu dis ça ?

PEDRO. – Parce que c'est la vérité. (*Détournant le regard.*) On va dormir ?

LE FILS. – Tu m'appelles « mon chéri » seulement quand tu as terriblement peur. (*Cela déconcerte PEDRO un moment.*)

PEDRO. – Allez, c'est fini la plaisanterie, je vais éteindre la lumière.

LE FILS. – Mais mon rêve continuait.

PEDRO. – C'était un cauchemar, mais c'est fini maintenant.

LE FILS. – Pourquoi, Papa ?

PEDRO. – Parce que je le dis. Allez, couche-toi. (*Le FILS se couche.*) Ça va ? (*PEDRO respire à fond.*) Tu es plus calme maintenant ?

LE FILS. – Oui, Papa. Bonne nuit, Papa. (*PEDRO lui fait une caresse sur la tête, lui donne un baiser.*)

PEDRO. – Bonne nuit, Fiston. (*Il éteint la lumière, sort.*) Putain ! (*En sortant, PEDRO se cogne la tête contre le haut de l'encadrement de la porte et tombe par terre. Alertée par le bruit, MARIA arrive en courant.*)

MARIA. – Qu'est-ce qui s'est passé ? (*Du sol où il est tombé, PEDRO la regarde. Il porte sa main à sa tête, il a une petite tache de sang sur le front.*)

PEDRO. – Rien. Je crois que je viens d'avoir une idée.

3

MARIA fait du yoga, parfaitement immobile, les yeux fermés. Soudain, elle ouvre les yeux.

MARIA. – Laisse-moi voir si j'ai bien compris. Tu veux inventer une... religion ? C'est ça ?

Le monde est dingue, déglingué, comment tu dis ?... démantibulé, plein de misère et d'injustice et de peurs, et du coup tu penses qu'il y a un « public cible », qu'il y a une « niche de marché » pour –

PEDRO. – J'essayais de parler de telle sorte que tu me comprennes.

MARIA. – Un nouveau « produit spirituel », une entreprise qui procure Dieu –

PEDRO. – De l'amour.

MARIA. – ... Qui procure de l'amour – pardon – aux gens, à tous les gens, à tout un chacun.

C'est ça ?

PEDRO. – Et de l'espoir et de l'enthousiasme et des conseils et de la sérénité et –

MARIA. – De l'amour, qui procure de l'amour aux gens. Qui procure de l'amour et qui reçoit quoi en échange ?

PEDRO. – Rien.

MARIA. – Rien ?

PEDRO. – Nous ne demanderons rien, nous n'exigerons rien.

MARIA. – Oui, mais... et après ?

PEDRO. – Rien, jamais, à personne.

MARIA. – ... Et après chacun donnera ce qu'il pourra.

PEDRO. – À chacun selon ses possibilités, à chacun selon ses nécessités.

MARIA. – C'est quoi ça, Marx ? Jésus ? Les Beatles ? (*PEDRO a un sourire forcé.*) Pep, ton domaine, je ne sais pas si tu te souviens, c'est la Théorie de la Littérature. Franchement est-ce que tu t'imagines en prêtre ou pasteur, je ne sais même pas comment t'appeler... pharaon ?

PEDRO. – Il ne s'agit pas d'imaginer.

MARIA. – Mais qu'est-ce que tu vas dire aux gens ?

PEDRO. – Je serai moi-même. Tu me connais. Des mots simples, du bon sens.

MARIA. – (*ironique*) Ha, ha.

PEDRO. – Des phrases courtes mais inspirées, une intonation qui apaise et donne de l'élan.

MARIA. – « Qui donne de l'élan » ? « Qui apaise » ? Tu parles déjà comme un prêtre, mon Dieu.

PEDRO. – Tu vois : « Mon Dieu ».

MARIA. – Quoi ?

PEDRO. – Tu as dit : « Mon Dieu ». Mais, pas de problème, je comprends que tu sois sous le choc.

MARIA. – Sérieusement tu parles sérieusement ?

PEDRO. – Et tu sais que pour mettre les choses en route, j'aurais besoin de l'aide de ma petite économiste préférée... *(Il essaie de prendre MARIA dans ses bras, mais elle s'éloigne.)*

MARIA. – Ta petite chômeuse, tu veux dire.

PEDRO. – Oh, ne dis pas ça, ça porte malheur. On est juste entre deux contrats de travail.

MARIA. – « Entre deux contrats de travail »... ouais.

PEDRO. – Je te dis que c'est infaillible. Bien sûr, pour se lancer, il faut qu'on arrive à capturer... à « capter » un bon investissement de départ. Un solide capital initial.

MARIA. – Ah, ce n'est qu'un tout petit détail gigantesque.

PEDRO. – Mais il y a peut-être une solution plus simple qu'il n'y paraît...

MARIA. – Quoi ? Quoi, Pep ? *(Elle le regarde.)* Non, pas eux, s'il te plaît.

PEDRO. – Ça veut dire « oui » ?

MARIA. – Ils mâchent la bouche ouverte. Ils n'ont jamais ouvert un livre. Ils ont des comptes en Suisse.

PEDRO. – C'est un « oui », pas vrai ?

MARIA. – Et comment penses-tu appeler ton truc ?

PEDRO. – C'est un « oui » ! C'est incontestablement un « oui », c'est un « oui » incontestable ! Maria dos Santos Silva vient de confirmer son adhésion à notre projet, Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, applaudissements, s'il vous plaît.

MARIA. – Non, mais sérieusement, comment est-ce que tu vas appeler ton truc ?

PEDRO. – Je vais te le dire tout de suite.

MARIA. – Alors ?

PEDRO. – Je te le dirai demain.

MARIA. – Dis-le moi maintenant, allez.

PEDRO. – Je te le dirai demain, promis.

MARIA. – Allez, dis-le, bon sang.

PEDRO. – Ça ne va pas te plaire, j'en suis sûr.

MARIA. – Mais bien sûr que si.

PEDRO. – Je voudrais faire passer l'idée qu'on est dans le pire du pire, tu comprends ?

MARIA. – Oui.

PEDRO. – La crasse de la crasse.

MARIA. – Oui, oui.

PEDRO. – Le bout –

MARIA. – ... Du bout, j'ai compris, putain. Mais vas-y, dis-le. C'est quoi ?

PEDRO. – Quoi ?

MARIA. – C'est quoi le nom ?

PEDRO. – De quoi, le nom de quoi ?

MARIA. – Le nom de ta religion, Pep.

PEDRO. – De « notre » religion. Notre religion, baby.

MARIA. – Oh, tu ne vas le dire, c'est ça ? (*Pause. PEDRO détourne son regard.*)

PEDRO. – La Micro. Entreprise. Religieuse. D'Émerveillement.

MARIA. – La MERDE ? C'est ça ton fameux nom ? C'est ça le fameux nom de ta fameuse religion qui va sauver l'humanité ? La MERDE ? La MERDE ?

PEDRO. – Ça... ne te plaît pas ?

4

ANTÓNIO et ARLETE se préparent à partir de chez PEDRO et MARIA.

ARLETE. – Bon, merci beaucoup, le lapin était délicieux...

PEDRO. – Oh, restez encore un petit peu.

ARLETE. – ... Mais il est tard –

ANTÓNIO. – « Et nos amis veulent se coucher » ! Pourquoi est-ce que tu répètes toujours la même chose, mon amour ?

ARLETE. – Tu as suffisamment bu, n'est-ce pas, António ?

ANTÓNIO. – ...Et après le type dit « Non ? » Ça lui en bouche un coin et il dit « Non ? » Hein ?

ARLETE. – Ils ont compris ta blague, António.

PEDRO. – C'est une histoire très drôle.

ANTÓNIO. – Tu vois ?

PEDRO. – Vraiment, très drôle.

ARLETE. – Oui, mais tu l'as déjà racontée trois fois aujourd'hui.

ANTÓNIO. – Hein ? Elle n'est pas bonne ?

MARIA. – Si, excellente.

ANTÓNIO. – « Non » avec un point d'interrogation, évidemment. Comme une question.

ARLETE. – Tout le monde a compris, mon amour chéri.

ANTÓNIO. – « Non ? » « Non ? »

MARIA. – « Non ? »

ANTÓNIO. – Ha, ha, ha ! C'est ça, c'est vraiment ça, exactement ! Tu es bonne, tu es douée. Tu ne trouves pas, Arlete, tu ne trouves pas que Maria est bonne... qu'elle est vraiment douée ?

ARLETE. – Si, excellente. Mais maintenant il faudrait vraiment qu'on y aille, parce que demain –

ANTÓNIO. – « Demain c'est un jour de travail ! »

PEDRO. – Restez encore un peu, on ouvre une autre bouteille et –

ANTÓNIO. – « Non ? »... « Non ? »...

MARIA. – Pedro, je crois qu'Arlete doit se réveiller tôt demain.

PEDRO. – Autant pour moi.

ARLETE. – Merci beaucoup, ma chérie, ton lapin était délicieux (*elle dit au revoir à MARIA*), ton vin aussi, mon petit Pedro (*elle dit au revoir à PEDRO*), et votre fils est un amour, où est-il ?

MARIA. – À cette heure-ci, il doit être en train de dormir dans sa chambre.

PEDRO. – De jouer à la Troisième guerre mondiale.

ANTÓNIO. – De jouer avec son zizi.

ARLETE. – D’écouter de la musique sûrement, comme notre chouchotte qui ne décolle jamais son fichu aïe-pod de ses oreilles.

ANTÓNIO. – Ne parle pas comme ça de ton fils, Arlete.

ARLETE. – Tu as raison, excusez-moi. Bon, allez, António, on y va parce que nos amis veulent... (*Elle s’interrompt, prenant conscience qu’elle allait répéter l’expression en question.*) Allez, avance.

ANTÓNIO. – Votre idée, c’est vraiment sérieux ?

PEDRO. – Oui, bien sûr, c’est vraiment –

MARIA. – On ne peut plus sérieux. La MERDE va être un événement, António. Un coup de tonnerre, une rupture, une nouvelle fenêtre d’opportunités.

PEDRO. – (*à MARIA*) Je ne suis plus tout à fait sûr du nom tout à coup, tu sais ?...

MARIA. – Le plus grand succès à venir de l’économie portugaise dans la branche des services mystico-religieux, je te le dis.

ANTÓNIO. – Oui... je vais réfléchir.

ARLETE. – Ne leur dis pas ça, mon amour chéri. Ce sont nos amis.

ANTÓNIO. – Non... Je sais bien que je dis toujours « je vais réfléchir » quand je veux dire « non », mais cette fois je vais vraiment réfléchir, c’est juré. Au revoir, Maria ! Au revoir, Pedro...

ARLETE. – Au revoir, merci beaucoup !

MARIA. – C’est nous qui vous remercions, revenez quand vous voulez !

ANTÓNIO. – Et ne vous inquiétez pas, je vais réfléchir, je vais réfléchir...

MARIA. – Au revoir !

PEDRO. – Au revoir... (*ANTÓNIO et ARLETE disparaissent finalement. PEDRO et MARIA restent seuls.*) Et voilà.

MARIA. – Qu’est-ce que j’avais dit ?

PEDRO. – C’est d’un triste.

MARIA. – C’est comme ça.

PEDRO. – Une religion qui disparaît avant même d’avoir vu le jour.